

Laporte, Gilles, *Brève histoire des patriotes* (Québec, Septentrion, 2015), 361 p.

Yvan Lamonde

Volume 69, numéro 4, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1036521ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1036521ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamonde, Y. (2016). Compte rendu de [Laporte, Gilles, *Brève histoire des patriotes* (Québec, Septentrion, 2015), 361 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 69(4), 101–103. <https://doi.org/10.7202/1036521ar>

Grâce à son approche originale, *Vivre en quartier populaire* porte un regard inédit – pour reprendre l’heureuse expression de la quatrième de couverture –, profond et fort éclairant sur la vie de quartier et sur la culture urbaine, bref sur la vie urbaine, dans un quartier ouvrier/populaire transformé en profondeur au milieu du XX^e siècle. J’oserais dire qu’il nous donne d’abord à voir de l’intérieur une certaine vie urbaine quasi disparue. On pourrait en tirer des leçons utiles pour la revitalisation urbaine actuelle, à Montréal comme à Québec ou dans d’autres villes, d’un point de vue tant social qu’urbanistique.

GILLES LAUZON
Historien indépendant

Laporte, Gilles, *Brève histoire des patriotes* (Québec, Septentrion, 2015), 361 p.

Cette brève histoire des patriotes est une mise en récit, par l’héritier on ne peut plus pro-actif de Jean-Paul Bernard, de la somme de connaissances présentée géographiquement et régionalement dans son ouvrage *Patriotes et Loyaux. Leadership régional et mobilisation politique en 1837 et 1838* (2004). En bonne partie, la force du présent ouvrage réside dans la reconnaissance d’une mobilisation politique singulièrement plus large que celle à laquelle l’historiographie a habitué historiens et lecteurs d’histoire. Gilles Laporte a ainsi tiré 16 portraits régionaux et repris une cinquantaine de courtes biographies des acteurs présentées dans des encarts au fil du récit. Les travaux de Laporte sur l’extension géographique du mouvement patriote ont permis, par exemple, de voir plus concrètement la toile organisationnelle des Comités permanents, de comtés et de correspondance.

L’idée d’utiliser le terme « patriote » pour inclure les citoyens qui depuis 1791 promeuvent des institutions démocratiques a l’intérêt de faire voir la profondeur historique du mouvement; elle a ses limites quand on voit affirmer leur réclamation d’une « éducation gratuite et obligatoire » (p. 11) avec la loi de 1829 dont Jean-Pierre Proulx a fait voir toutes les nuances. L’auteur établit enfin clairement la différence entre la radicalité du projet indépendantiste de la résistance de 1837 au Bas-Canada et celle de l’insurrection de 1838 à partir des États orientaux des États-Unis menée par les patriotes en exil. Il précise avec raison que les patriotes ne cherchent pas le gouvernement responsable au sens de La Fontaine,

mais le gouvernement responsable devant lui seul, c'est-à-dire émancipé, souverain.

Après J.-P. Bernard, Laporte continue de faire place aux Loyaux anglophones et probritanniques. Encore une fois, l'approche territoriale fait voir que l'intensité de la mobilisation politique patriote est souvent proportionnelle à celle des Loyaux ; le constat vaut pour le sud-ouest et le nord de Montréal, et même pour la vallée du Richelieu avec la fonction douanière de Saint-Jean et celle, militaire, de Sorel. Une éventuelle réédition devrait inclure une dimension méconnue, la radicalité des Loyaux anglo-montréalais de la *Constitutional Association* et du *Montreal Herald* étudiée par François Deschamps. Le loyalisme radical de ce groupe illustre à souhait la variété et l'ampleur des positionnements anglophones et, sans tomber dans la théorie du complot, il nourrit l'explication de la « résistance » de 1837.

Cette brève synthèse met bien à plat l'ensemble des événements, des acteurs et des variables de compréhension de 1837 et de 1838 ; en cela, elle atteint son objectif. Et on comprend que l'ambition n'était pas d'abord d'*expliquer* les tenants et aboutissants de cette période. Laporte indique bien par ailleurs (p. 300) que pour lui, les événements de 1837 et de 1838 relèvent successivement et cumulativement de la lutte sociale, de la crise politique et de l'affrontement ethnique.

On se met à rêver d'un ouvrage explicatif de 1837 et de 1838, d'un livre qui identifie et développe les causes de l'éclatement et de l'escalade des événements et des « échecs » des deux moments. Gilles Laporte fournit certes des paramètres de l'escalade : assemblées populaires dont celle des Six-Comtés qui ne peut aboutir en une Convention, affrontement du Doric Club et des Fils de la Liberté, émission de mandats d'arrestation, escarmouche de Longueuil, arrivée de renforts militaires. Il recense aussi des explications possibles aux « échecs » : en 1837, dérapage des organisations patriotes, attitude de Papineau, désorganisation des radicaux, stratégie des loyaux de pousser au soulèvement ; en 1838, hésitations de Frères Chasseurs à répondre à l'appel, manque de conviction de citoyens annexés au mouvement par la peur, écart profond des forces entre les patriotes et l'armée britannique qui s'appuie sur des volontaires très volontaires qu'elle arme. Comme le demandait M^{gr} Turgeon à M^{gr} Lartigue en 1839 : « Que serions-nous devenus si le patriotisme eut eu le dessus ? » (p. 292)

On se met donc à rêver d'une étude centrée sur l'explication, sur le pourquoi plus que sur l'habituel comment. Il faut certes se rappeler que la recherche historique professionnelle (Ouellet, Bernard) remonte à peine à un demi-siècle et qu'il puisse y avoir encore des zones grises à éclairer, comme l'état des milices et l'ampleur de leur retournement. Mais, tout temporaire qu'il soit – c'est le mythe de Sisyphe des historiens –, un tel ouvrage donnerait l'impression qu'on veut comprendre, qu'on est scientifiquement et civiquement capables de mettre un diagnostic sur les événements plutôt que de gratter à l'infini un sens de la « défaite » thématifiée par Hubert Aquin.

YVAN LAMONDE

Professeur émérite

Université McGill

Noel, Jan, *Along a River. The First French-Canadian Women* (Toronto, University of Toronto Press, 2014), 356 p.

Le livre de Jan Noel, *Along a River. The First French-Canadian Women* constitue la première synthèse en histoire des femmes pour la période préindustrielle au Québec. L'historienne, forte de trois décennies d'enseignement à l'Université de Toronto et de recherches en histoire des femmes dans le monde colonial, est probablement l'une des personnes les plus aptes à mener une telle synthèse qui s'étend sur plus de deux siècles (1630-1830). D'entrée de jeu, il importe de préciser que Jan Noel nous livre une thèse qu'elle soutient depuis le début de sa carrière : celle des femmes favorisées en Nouvelle-France. Cette position, qui avait engendré un débat entre Noel et Micheline Dumont dans la revue *Atlantis* (voir Noel, 1981 et Dumont, 1982), a pourtant été mise à mal par les récents travaux en histoire des femmes pendant la période préindustrielle (Josette Brun, Colleen Gray et Benoît Grenier). Noel vise donc à démontrer que les persistance des caractéristiques des sociétés préindustrielles ont favorisé les femmes jusque dans les années 1830-1840, leur permettant d'agir dans de nombreuses sphères de la société, contrairement à la majorité des femmes européennes et nord-américaines. Elle se livre aussi à une critique du concept de « deputy husband » de Laurel Ulrich, par l'entremise de nombreux exemples, entreprise qu'elle avait déjà débuté en 2009 dans